

« Présentation : le roman chevaleresque tardif : permanence, contamination, dissolution »

Jean-Philippe Beaulieu

Études françaises, vol. 32, n° 1, 1996, p. 3-5.

Pour citer ce document, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/036006ar>

DOI: 10.7202/036006ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

PRÉSENTATION

LE ROMAN CHEVALERESQUE TARDIF : PERMANENCE, CONTAMINATION, DISSOLUTION

JEAN-PHILIPPE BEAULIEU

L'expression « roman chevaleresque tardif », utilisée pour décrire les récits de la fin du Moyen Âge et de la Renaissance que le XVII^e siècle a qualifiés de « romans de chevalerie », est l'une des nombreuses désignations problématiques qui peuplent la taxinomie littéraire. En effet, le caractère déjà fuyant et protéiforme de la notion de roman ne gagne guère à être associé à l'adjectif « chevaleresque » dont la valeur explicative est forcément distendue par l'ampleur de la réalité textuelle qu'elle recouvre (matières antique, arthurienne, etc.). C'est toutefois lorsque s'ajoute le terme « tardif », employé à des fins de précision chronologique, que l'expression peut devenir une source de perplexité. Comment ne pas reconnaître, dans la connotation négative dont est porteur le terme (et qui souligne la position excentrique de ces textes relativement à un corpus dit « classique »), un signe du rapport problématique que le lectorat moderne entretient avec un ensemble de textes historiquement importants mais méconnus ? Ces *Amadis* et *Perceforest*, dont on a amplement souligné la popularité et l'influence jusque fort tard au XVII^e siècle, qui les a lus ? Il est sûr que leurs dimensions et la complexité de leur développement narratif peuvent décourager le lecteur d'aujourd'hui ; ces mêmes caractéristiques avaient pourtant l'effet contraire sur le public de l'époque.

Ce n'est pas que l'imaginaire chevaleresque — au sens le plus large — nous soit étranger; loin de là, si l'on se fie à l'intérêt actuel pour les *medievalia* et leurs sous-produits, comme les jeux de *donjons et dragons* et les romans de type *fantasy*. C'est le «véhicule» ou, si l'on préfère, la mise en forme de cet imaginaire qui semble faire toute la différence. Or, ce sont les études portant sur les aspects formels de cette production textuelle qui font le plus cruellement défaut. S'il existe des analyses descriptives de certains de ces romans, il est difficile de trouver une prise en compte globale de la façon dont la *conjointure* narrative donne vie à la matière chevaleresque qui alimente ces récits de la Renaissance et de la fin du Moyen Âge. Bien que sommaire, la bibliographie qui figure dans la partie *documents* de ce numéro illustre clairement la quasi-absence d'éditions modernes de ces romans, ainsi que la relative rareté de textes critiques qui leur sont consacrés.

Constitué d'un ensemble varié d'études qui explorent les frontières d'un type textuel que nous qualifions pragmatiquement de roman chevaleresque tardif, ce numéro d'*Études françaises* n'a pas l'ambition de proposer une poétique du genre. Il se veut simplement le lieu de rencontre de diverses perspectives et réflexions sur un objet aux contours imprécis mais néanmoins reconnaissables, soumis à certains phénomènes qui interviennent dans la mise en œuvre des aventures chevaleresques que présentent ces textes. On pourrait regrouper ces phénomènes en trois faisceaux correspondant à trois types de rapport avec la tradition : la continuation, la contamination et la dissolution de traits thématiques et formels. Le centre de gravité du genre se situe donc entre le respect de la tradition et, surtout au XVI^e siècle, sa subversion ou sa remise en question. Si une telle affirmation peut s'appliquer à bien des types textuels, elle est tout particulièrement pertinente pour des récits dont l'existence et la popularité sont fondées en grande partie sur des effets complexes d'intertextualité. L'attachement nostalgique à certaines formes et matières — et la nécessité d'y faire appel, même pour les parodier — explique probablement les multiples continuations de cycles romanesques et les nouvelles versions, ces *remakes* que connaissent au XVI^e siècle les aventures de personnages désormais célèbres (Tristan, Lancelot).

On comprendra ainsi la complexité du dialogue qui s'établit, dans plusieurs romans tardifs, entre continuité et innovation. C'est le cas pour le *Meliador* de Froissart qui, comme le montre Peter Dembowski, manifeste très clairement une volonté de préserver les valeurs du passé et de restaurer le véritable roman arthurien en vers, à une époque où le déri-mage est devenu pratique courante. Mais, ne serait-ce que sur le plan de l'inscription de l'aventure dans un cadre géographique,

certains changements se font sentir, notamment dans le *Jehan de Saintré* d'Antoine de la Sale, même si les romans français semblent généralement peu touchés par les nouvelles connaissances géographiques, ainsi que le signale Michel Stanesco.

Dans une volonté de préciser l'identité et la légitimité du roman chevaleresque, les auteurs de la Renaissance ne semblent pouvoir faire l'économie d'une réflexion sur l'épopée qui, par-delà le Moyen Âge, établit un lien avec l'Antiquité par l'intermédiaire des écrivains italiens. L'extrait inédit du *Beau romant des deux amans* d'Anne Mallet de Graville, que présente Mawy Bouchard, permet d'entrevoir la nature complexe des rapports qu'établit le texte entre romanesque et épique. Marian Rothstein, quant à elle, montre bien que, dans les traités poétiques du XVI^e siècle s'établit une certaine équivalence entre roman et épopée, le prestige de la dernière rejaillissant forcément sur le premier. On comprend ainsi l'effort des romanciers renaissants pour donner aux héros épiques une nouvelle vitalité dans un cadre romanesque. Tel est notamment le cas du personnage d'Ogier relevé par Voichița Sasu.

On sent ici se profiler la notion de contamination, processus favorisant l'intégration de données provenant d'autres formes narratives qui finit par donner au roman tardif des contours mouvants et une dynamique évolutive l'amenant dans certains cas assez près de l'éclatement ou de la dissolution. Plusieurs des articles de ce numéro mettent en relief la perméabilité du roman chevaleresque à d'autres types de récit : l'épopée, bien sûr, mais aussi la nouvelle (Pierre Servet), et le roman sentimental qui, sous la plume d'une femme, donne une tout autre orientation à l'univers chevaleresque (Jean-Philippe Beaulieu). Cette perméabilité semble parfois produire des effets contradictoires, qu'on a occasionnellement mis sur le compte d'une intention parodique. Diane Desrosiers-Bonin et Pierre Servet examinent les modalités de tels effets de « subversion » des idéaux courtois, qui paraissent de plus en plus désuets par rapport à la réalité contemporaine. Mais là réside justement la fascination qu'exercent ces textes sur un public qui voudrait bien s'y reconnaître, tout en étant conscient de la vacuité d'un tel désir. D'où, probablement, les traces fréquentes d'une mise à distance de la matière chevaleresque, dont le statut ne va pas nécessairement de soi.

Héritier d'une riche tradition narrative et creuset d'échanges intertextuels ayant mené aux romans héroïque et picaresque, le roman chevaleresque tardif est également porteur d'un imaginaire aux facettes multiples qui est loin d'être dénué d'intérêt pour le lecteur moderne.